

Thomas Grenmoor



**Spyraïn**

**L'Orphelinat du Malheur**

# L'Orphelinat du Malheur

Copyright © 2025 Thomas Grenmoor

ISBN: 978-2-9589482-3-8

Dépôt légal : Mars 2025

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle,  
interdite.

E-mail: [thomas.grenmoor@laposte.net](mailto:thomas.grenmoor@laposte.net)  
site internet: <https://thomasgrenmoor.fr>

## **L'Orphelinat du Malheur**

### **I**

Les chiens furent les premiers à le remarquer, cessant leurs jeux canins, les bêtes de chasse grognaient lorsque les plus peureux aboyaient, mais les plus curieux restaient les plus intelligents, analysant le nouveau venu, en quête de réponse, les problèmes l'accompagnaient-ils, ou ne serait-ce qu'un voyageur de passage dont on oublierait aussi vite la traversée ?

Les enfants jouaient souvent près des chiens, alors, après les bêtes, c'était aux petits personnages maigrichons de s'intéresser à l'étranger. Tantôt insistant, tantôt intrigué, tantôt intimidé, le vagabond se contentait de les ignorer en passant son chemin. Lorsque les artisans frappant le métal, tannant les peaux et labourant les champs tournaient leurs yeux fatigués vers lui, deux types de personnes se distinguaient : les protecteurs, cherchant à éloigner leurs enfants et à découvrir ses intentions, et les ignorants, ayant vu passer trop de monde au cours de leur vie pour daigner s'occuper davantage d'un étranger.

Pourtant, dans ce village à l'aspect calme, une bannière se dressait au milieu des toits de tuiles et des maisons en pierre. Dans les rues pavées, entre les jardins de maisons espacés, un camp militaire s'y était établi,

## L'Orphelinat du Malheur

dressant au sommet de la plus haute tête cette bannière visible d'aussi loin que peut porter le regard. Une bannière dont la représentation du cheval cabré ne laissait aucun doute. Si l'étranger ignorait encore quelle frontière il avait traversée dans la journée, plus aucune incertitude n'était possible, il se trouvait dans le Niludie.

L'été laissait paisiblement sa place à un automne tardif, les premières feuilles se détachaient lentement de leurs branches dans une délicatesse évoquant les caresses de deux amants. L'herbe prenait une teinte morose, d'un vert tirant sur l'orangé, à la manière d'un terrain aride, se mêlant à merveille au champ de blé et de maïs alentour.

Dans cette journée au ciel clairsemé et au puissant soleil accordant sa bénédiction aux travailleurs, l'étranger gardait son capuchon bleu sur ses épais cheveux cascadant autour de ses oreilles. Sa pleine barbe touffue entretenue à la perfection devait être la plus belle chose à voir chez ce voyageur bourru. Certains le considéraient comme un petit homme, que la nature n'avait pas gâté d'une grande stature afin de plaire aux dames et aux gens de la haute, mais les plus avisés d'entre eux savaient qu'il n'en était rien.

Ce voyageur était un nain.

Que faisait-il si loin des montagnes ? Était-il un paria parmi les siens ? Un banni ? Voyageait-il au nom d'une quête héroïque ? Où se trouvait son chariot de marchandises ? Tant de questions qui se répétaient à travers chaque nouvelle bouche qu'il croisait. Des questions légitimes, bien que des nains hors de leurs montagnes ne soient pas aussi rares que nombreux le supposaient, nombre d'entre eux n'étaient que des marchands souhaitant écouler des marchandises

exceptionnelles pour tout étranger, à des sommes tout aussi exceptionnels, dont les prix honteux auraient fait grincer n'importe quels nains respectables.

Ici, il n'en était rien, ce voyageur n'était qu'un nain, ni plus, ni moins. Aucune spécificité, aucune histoire, aucun avenir. Il n'était qu'un nain. Était-ce juste ? Était-ce la vérité ? Lui seul la connaissait.

Ce village ne serait qu'une étape de plus dans son voyage, personne ne l'arrêta, aucun enfant ne vint à sa rencontre, aucun adulte ne le questionna et aucun soldat ne le retarda.

L'étranger gagna simplement la seule auberge du village, ses bottes de cuir tâchées et boueuses s'écrasant dans les pavés instables de la route. Dans une écurie impressionnante pour un village de cette taille, de nombreux chevaux s'entassaient dans de larges box, près de selles à la qualité irréprochable. Le voyageur hésita à les inspecter de plus près pour en juger le cuir, mais cette idée n'aboutirait à rien et il entra dans le bâtiment, à l'enseigne en partie effacée.

L'après-midi ne se montrait guère propice à l'enrichissement de pareilles infrastructures, alors il ne fut pas étonné de constater le vide y régnant, pourtant quatre hommes en armures — l'un d'eux arborant le blason du Niludie — se repaissaient. Rien de surprenant, les troupes en poste ne se cachaient pas. Ils ne lui prêtèrent aucune attention tandis qu'il s'approchait et prenait place au bar, ce qui changeait de la plupart des tavernes dans lesquelles il mettait les pieds.

— On verra demain, maugréa l'un des soldats en claquant sa chope sur le bois.

L'aubergiste, un homme aux longs cheveux et à la

## L'Orphelinat du Malheur

barbe grisonnante, saisit les chopes et leur en servit une nouvelle à chacun. Il n'offrit aucune attention au nain et se pencha vers les officiers d'un air conspirateur.

— Le bourgmestre est décédé il y a trois mois, sa fille le remplace en attendant que le Haut-Comte nous accorde un homme compétent.

— Nous n'avons pas besoin de l'autorisation du bourgmestre. Les revendications du Haut-Comte suffisent.

Le nain se racla la gorge, attirant les regards. L'aubergiste ne dissimula pas son agacement et prit congé des soldats pour se rapprocher d'un pas lent vers lui.

— Que voulez-vous ?

— Un repas et une chambre, répondit le voyageur d'une voix rauque.

Les soldats tournèrent leurs visages rudes vers lui, le voyageur n'y prêta guère d'attention et glissa sa main trapue dans la bourse pendant à sa ceinture.

— Ça suffira ? demanda-t-il en déposant quelques pièces sur le comptoir.

— Ce n'est pas la monnaie régionale.

— Je n'ai que ça.

L'aubergiste soupira et se saisit des pièces à la manière d'un avare voulant paraître peu intéressé.

— Ce sera suffisant pour la chambre.

*Pas de repas*, comprit le nain.

Il posa sa main sur la table, paume vers le ciel. L'aubergiste lui rendit ses pièces à contrecœur.

— C'est le seul bâtiment qui vous acceptera, négocia l'homme. Le seul du village.

Le nain jeta un coup d'œil au soldat à côté de lui. Sa cicatrice lui barrant le front avait été tracée par une lame

émoussée, à en juger sa largeur et l'irrégularité de la fente. Probablement durant un entraînement, personne ne maniait une arme abîmée dans une bataille, à moins de s'y retrouver forcé.

— Ils ne dorment pas ici, continua l'aubergiste en se rapprochant des soldats.

— Leurs tentes, riposta le nain pour toutes réponses.

L'homme à la cicatrice acquiesça. Le voyageur les salua brièvement et se jeta au bas du tabouret. Pas de repas, il ne lui restait qu'à trouver une âme charitable. La générosité et la charité n'étaient plus qu'un mythe depuis bien longtemps. Un mythe entretenu par les gens de passages.

Sous un silence brisé par la forte respiration des soldats, et les goulées de bières englouties, le nain reprit le chemin de la route. Lorsqu'il parvint à la porte, le soldat à la cicatrice – qui avait tout l'air d'être l'officier aux commandes ici – le héla.

— Vous devriez frapper aux portes de l'orphelinat. Vous y trouverez un gîte à n'en pas douter.

Le voyageur hésita, il jaugea l'aubergiste qui se contenta de détourner le regard. Il acquiesça et franchit la porte.

Comme à l'accoutumée, les vieillards paranoïaques le suivirent d'un coup d'œil avant de se rapprocher des fenêtres de l'auberge pour en juger l'état. Il était rare que ses visites dans les tavernes finissent en bagarre, en général on se contentait de le regarder de travers, ou de lui jeter des piques. Pour une fois, cela s'était étonnamment bien passé.

Le nain se demandait où se situait l'orphelinat lorsqu'il s'arrêta face à une pancarte l'indiquant sans

## L'Orphelinat du Malheur

équivoque par une flèche de bois. Le chemin pavé menait à une cour dallée pleine de mousse dont les lourds vantaux de fers ouverts l'amenèrent face à une bâtisse plus grande que celle de l'auberge. Les toits de tuiles noircis par les intempéries, les volets en piteux états, la double porte en arc de cercle... Aucun doute, il s'agissait bien d'un orphelinat. Jamais aucun orphelinat n'avait été aussi bien entretenu que la demeure d'un bourgmestre, après tout, éduquer et protéger des enfants ne servaient pas les économies de la communauté, du moins pas dans l'immédiat. Aussi, le nain s'arrêta devant la porte au bois effrité, hésitant. En comparaison des maisons du village, cette *demeure* faisait pâle figure. Il frappa au heurtoir de fer rouillé et entendit l'écho se propager dans un couloir ou un hall.

Il se retourna par réflexe, avait-il entendu des bruits de pas derrière lui ? Une ombre bougea et disparut dans l'angle du bâtiment puis la porte s'ouvrit.

Un homme suffisamment grand pour que le nain dût lever la tête lui apparut. Élégamment habillé, sa chemise rouge assortie avec ses chaussures en cuir à la teinture chaude offrait une chaleur bienvenue sur cet orphelinat décrépit.

Il ne prononça pas un mot, se contentant de détailler le voyageur.

— Je...

— Nous n'accueillons pas les voyageurs, se contenta-t-il de répondre en refermant la porte.

Le nain bloqua sa fermeture du pied.

— Je cherche seulement un endroit où me reposer le temps de la nuit. Je ne vous causerai aucun problème.

Retirer son capuchon et dévoiler son visage l'aurait



peut-être aidé, mais le nain savait d'expérience que cela ne fonctionnerait pas, ce coup-ci.

— C'est un orphelinat ici, répondit le gardien, pas une chapelle. Je ne vous connais pas. Je peux vous rediriger vers l'auberge qui se trouve...

Une fillette apparut dans l'entrebâillement de la porte. D'épais cheveux marron mal coiffés jusqu'au menton, un pantalon noir et une chemise grise, elle fronça les sourcils en le détaillant des pieds à la tête.

Le nain acquiesça. Il ne pouvait en vouloir au gardien de protéger les enfants des étrangers. Une fois de plus, il dormirait dans l'écurie et la paille, au milieu des chevaux et des souris.

Il recula de deux pas et fit volte-face. Le ciel clairsemé s'assombrissait, annonçant une fin de journée maussade. Oui, les écuries seraient le meilleur choix.

Ses bottes claquaient déjà sur les dalles lorsqu'on lui attrapa le bras.

— Vous pouvez rester.

Le gardien de l'orphelinat. Le voyageur inclina la tête. Un compromis silencieux passa entre eux. Aucun écart ne serait permis, au moindre danger, le gardien de l'orphelinat l'expulserait ; le nain n'en ferait rien, personne ne le remarquerait et, à l'aube, il aurait repris la route.

## II

Franchissant la porte de l'orphelinat, le voyageur découvrit un intérieur aussi somptueux que poussiéreux. Guère difficile fut-il de deviner que le gardien était le seul

## L'Orphelinat du Malheur

adulte de l'orphelinat. Nombre de mosaïques dépeintes sur les murs du hall révélèrent le passé glorieux des anciens propriétaires. Certaines inventions extravagantes laissaient penser que la famille y régnant autrefois se prenait pour des aventuriers qu'ils n'étaient pas, comme en témoignait cet homme chevauchant un pégase à l'encontre d'un dragon rouge. Les pégases n'existaient pas.

Plusieurs enfants jouaient silencieusement dans des escaliers en colimaçon menant à un étage éclairé par un lustre en fer forgé aux volutes aussi complexes que poussiéreuses. Les nombreux tableaux dépeignant des visages effroyablement réalistes semblaient le suivre du regard, ce qui provoqua chez le voyageur — ayant pourtant vécu des aventures que beaucoup traiteraient de fables — quelques frissons.

Tout enfant le voyant s'arrêta de jouer pour le détailler, lui, un nain barbu dont le capuchon rabattu et la hachette à la ceinture n'offraient aucun sentiment de confiance.

Le majordome, car ce fut bien le rôle auquel il convint en ce lieu, le conduisit jusqu'à une salle de banquet trop grand pour quelques enfants. La longue table en bois de sapin s'étirait maladroitement jusqu'à un mur à la cheminée éteinte. Le voyageur devait l'admettre, cet orphelinat était aussi froid qu'austère, et la température n'y était pas le seul paramètre.

L'homme silencieux sonna une cloche près de la porte et les enfants rappliquèrent de toutes parts. Ces phénomènes, pareils à des tornades, descendirent les escaliers sans prendre conscience du danger que représenterait une chute, d'autres accoururent en

claquant des portes aux gonds grinçants. Seul l'un d'entre eux, se détachant du lot, se présenta d'un calme extrême, tenant entre ses mains fragiles un médaillon de cuivre.

Lorsque les enfants de tout âge furent rassemblés dans la salle de banquet, le majordome s'inclina chaleureusement et leur sourit. Quelle que fût l'honnêteté de ce sourire, il offrait une chaleur bienvenue aux cœurs.

— Ce voyageur nous offre sa compagnie pour la soirée. En bon hôte, nous lui offrirons chacun une portion de notre pitance. Je vous demanderai à tous de ne pas l'importuner en question inutile.

Les enfants acquiescèrent, mais le nain ne put s'empêcher de grimacer. S'il comprenait, chacun d'entre eux se priverait d'une cuillerée de repas afin de le nourrir ? Était-ce là un vain sacrifice, ou un apprentissage quant à la charité ?

*Charité bien ordonnée commence par soi-même...* Ce dicton apprécié des égoïstes perdait ici tout son sens.

Il voulut refuser, mais déjà les enfants rejoignaient les larges chaises à l'assise rembourrée de soie, les plus petits d'entre eux – n'atteignant pas même la poitrine du nain – patientèrent que le majordome les hisse. Le nain prit à son tour place, ses pieds reposant dans le vide, puis l'homme s'inclina et disparut dans les cuisines voisines.

Les enfants, au nombre de treize, le scrutaient tous, certains avec appréhension, d'autres avec enthousiasme. Seul le plus calme d'entre eux, ne pouvant se défaire de son médaillon, fixait son assiette vide. Le nain roula des épaules et ôta enfin son capuchon. Ses cheveux retombèrent sur ses tempes, les plus longs se mêlant dans sa barbe. De son visage bourru, les plus jeunes enfants effrayés ne purent détourner leurs regards. Il comprenait,

## L'Orphelinat du Malheur

certains visages pouvaient être odieux à regarder pour un enfant, en particulier lorsque celui-ci se trouvait loin du monde. Ces enfants sortaient-ils seulement dans le jardin ?

Il s'attarda sur les plus vieux, dont les expressions plus sévères se mêlèrent parfois à une admiration silencieuse.

— D'où venez-vous ? demanda un enfant aux cheveux blonds en bataille.

Le nain lui répondit par un silence. Certaines questions devaient être gardées pour soi, et lorsque des inconscients — ou des naïfs — les posaient, les réponses ne quittaient jamais ses lèvres.

Le garçon assis à sa droite se redressa sur la chaise, à l'aide de ses genoux, il se rapprocha de lui, comme pour l'inspecter, aussi le nain fronça les sourcils. Sa sévérité fut suffisante pour l'éloigner et le recentrer davantage sur le repas à venir. Repas qui vint entre les mains du majordome sortant des cuisines.

Il distribua la nourriture selon un ordre précis, en commençant par son assiette, puis en continuant du plus vieux au plus petit avant de terminer par le voyageur qui le remercia d'un hochement de tête.

Le nain réalisa tardivement la logique de cet ordre, durant le temps s'étant écoulé entre la première assiette et la sienne, aucun enfant n'entama son repas. Aussi, les premières ne fumèrent plus, offrant une texture tiède aux plus vieux, quand les plus jeunes enfants pouvaient encore manger chaud. Le majordome claqua deux fois des mains et les enfants commencèrent leur repas, puis il rempli à tour de rôle leurs verres.

Le nain patienta que le majordome se fut rassis pour

commencer son repas qui refroidissait. La texture pâteuse garnie de céréales colla à ses dents et ses gencives, elle ressemblait à du beurre trop gras entourant une quantité de seigle compacte. Bien que le goût n'obtiendrait jamais une médaille, il fallait avouer que la bouillie s'avérait plus consistante que ce qu'elle laissait penser.

Ils mangèrent silencieusement, quelques murmures traversant par moments les tables, parfois quelques rires, mais lorsqu'ils se faisaient trop bruyants, le majordome se raclait la gorge et le silence revenait. Le nain s'attendait à finir la journée dans le calme complet, il se trompait.

— Aujourd'hui, j'ai quinze printemps.

Le nain releva la tête vers le plus vieux des garçons. Son médaillon posait à côté de l'assiette, il regardait à tour de rôle chacun des enfants à la table.

La tradition aurait voulu que chaque convive lui souhaite un joyeux anniversaire, cette révélation fut accueillie dans un froid et un silence glacial. Seul le majordome continua de manger, lentement.

— Certains d'entre vous le savaient, continua le garçon. Mais pour les autres... Je voulais vous dire au revoir... Je vous aime tous.

Le nain cessa son repas, levant un sourcil à son encontre. Le garçon paraissait résolu, mais résolu à quoi ?

Le repas se termina dans un silence pesant dans lequel le voyageur faillit, à plusieurs reprises, se mêlait de ce qui ne le regardait pas. Une question en particulier lui brûlait les lèvres : pourquoi cet anniversaire semblait-il représenter une fatalité à leurs yeux ? À moins que ce ne fût que son imagination ?

Quelle que fût la vérité derrière ces paroles, les enfants rejoignirent leur chambre pour une nuit de

## L'Orphelinat du Malheur

sommeil. Le majordome les embrassa chacun sur le front, à tour de rôle, et esquissa un sourire forcé au plus vieux.

Les lourdes portes du salon se refermèrent lorsque chacun fut monté et eut disparu des escaliers.

— Un petit salon se trouve derrière vous, annonça le majordome en lui pointant une porte. Vous pouvez dormir ici sans crainte, pour la sécurité des enfants, je vous demande de ne pas vous aventurer dans le manoir et de suivre le hall jusqu'au couloir menant à la sortie. Lorsque vous serez disposés à reprendre votre route, bien sûr.

Le nain fronça les sourcils. Toujours assis dans la chaise trop haute pour lui, il détailla le majordome à la manière d'un inquisiteur. Ses vêtements épousaient parfaitement sa forme svelte et musclée, son visage carré avait éprouvé de grands drames, en témoignait ses rides d'expression, en particulier celles de la colère. Une cicatrice imperceptible ornait le côté de son cou.

— Les enfants ne sont pas heureux.

Surpris par ses paroles, le majordome secoua la tête. Il reprit son air impénétrable aussitôt et croisa les bras.

— Ils n'ont que cet endroit.

Le nain n'ajouta rien, en cause de ce sourire triste, étirant les lèvres de l'homme.

— Bonne nuit, ajouta ce dernier en quittant le salon.

Les portes se refermèrent en claquant. Seul à la table, le nain se laissa tomber contre le dossier de la chaise.

Se trouver en compagnie d'enfants aurait dû être un moment joyeux à vivre, les rires et les discussions auraient dû fuser. C'était bien la première fois qu'il se trouvait dans une telle situation. Quelque chose ne tournait pas rond, mais quoi ?

Il soupira, cela ne le regardait pas, se mêlait des affaires d'autrui lui avait déjà causé de sérieux problèmes ainsi que des conséquences terribles. Il regrettait nombre de ses actions passées, aujourd'hui, il n'en ferait rien. Le sommeil précéderait le réveil et l'aube se montrerait propice à un départ vers l'est.

Il sauta hors de la chaise, et se rendit compte qu'il avait gardé son havresac durant le repas, l'habitude de le porter sur les épaules le faisait l'oublier.

Ses semelles claquèrent sur le sol carrelé, il ouvrit la porte et découvrit un petit salon aussi accueillant qu'austère. Un lit recouvert d'une couverture rouge s'y trouvait sous un tableau dépeignant un homme levant une lame ensanglantée au-dessus d'une pile de cadavres aux étendards étrangers. Le voyageur laissa tomber son sac contre les pieds du lit, ses ustensiles de cuisine et les contenants divers et variés se cognèrent les uns aux autres. Il ôta son capuchon, défit sa cape et les posa au bord du lit.

— Quel est votre nom ?

Le nain se retourna d'un bond, les poings serrés. Une jeune fille se trouvait dans l'entrebâillement de la porte sans craindre sa réaction. La fillette de l'entrée, celle qui s'était trouvée près du majordome lorsque le nain avait frappé.

— N'es-tu pas censé être au lit, grommela-t-il en se rendant compte qu'une fillette avait pu le faire sursauter.

Elle inclina la tête sur le côté, renversant ses cheveux courts sur ses épaules.

— La moindre des choses quand on reçoit la charité, c'est de donner son nom.

Il fronça les sourcils, comment osait-elle lui répondre

## L'Orphelinat du Malheur

ainsi ?

— La moindre des choses, quand on invite un étranger, c'est de lui laisser un peu d'intimité.

— Et de ne pas parler aux étrangers, enchaîna-t-elle. Je sais, Leinardt le répète assez souvent.

— Leinardt ?

— Le monsieur qui s'occupe de nous. Et vous alors, je crois que vous êtes un gnome.

— Un nain, rectifia-t-il aussitôt.

Un gnome... Il fallait vraiment tout leur apprendre...

— D'accord. Quel est son nom ?

*Le nom du nain ?* se demanda-t-il. Cela paraissait pourtant évident.

— Et toi ? Comment t'appelles-tu ?

— Béryl, répondit-elle avec le sourire.

— C'est un beau nom.

— Et vous alors, le nain ?

Il soupira.

— Spyraïn.

— Spyran, répéta-t-elle en écorchant le nom.

— Spyra-ïn...

— Spyraïn.

Il acquiesça.

— Spyraïn...

— Est-ce si difficile à retenir ?

Elle haussa les épaules.

— C'est le premier nom nain que j'entends, alors je le retiens.

— Mmh...

À ce stade-là de la conversation, même l'idiot du village aurait compris le nom du voyageur. Le nain bourru, préférant éviter de parler de lui, rejoignit le côté



du lit et se glissa à l'intérieur, tout habillé, sans accorder d'autres regards à la jeune Béryl.

Il ferma les yeux, espérant somnoler. La sensation d'être observé l'empêcha néanmoins de se détendre, et les rouvrir confirma ce soupçon.

— Comptes-tu rester ici toute la nuit, demanda-t-il en se retournant dans le lit.

Elle ne répondit pas. Au bout de quelques minutes, alors que le sommeil le gagnait, supposant qu'elle était enfin partie, il se permit un profond râle...

— Les enfants disparaissent.

... suivi d'un profond soupir. Spyraïn se redressa lentement, baragouinant dans sa barbe.

— Le majordome... Leinardt, va te punir s'il ne te trouve pas dans ta chambre.

— Leinardt ne vérifiera pas ma chambre cette nuit.

Le nain se frotta les yeux. La fatigue lui tombait dessus comme une enclume. Il aurait dû la chasser avant de rejoindre le lit, voilà ce qu'il en coûtait de ne pas vouloir parler.

— J'apprécierais dormir, grommela-t-il.

— Les enfants disparaissent.

— J'ai entendu la première fois que tu l'as dit.

Béryl recula d'un pas, à la manière d'une sœur religieuse auquel on prêcherait des outrages.

— Casiri a quinze printemps aujourd'hui.

— C'est ce que j'ai cru comprendre...

— C'est la dernière fois qu'on le voit.

Elle s'attendait visiblement à une réaction de sa part, mais Spyraïn avait déjà pris sa décision.

— Alors, profitez bien de vos derniers instants avec lui.

## L'Orphelinat du Malheur

Il s'allongea de nouveau et leva la couverture jusqu'à sa barbe.

Les minutes défilèrent sans bruit, seule sa respiration parvenait à ses oreilles, aussi lorsqu'il ouvrit un œil pour vérifier la porte, il se trouvait seul. Satisfait, il sourit et s'apprêta à rejoindre le pays des rêves. C'est ce qu'il aurait voulu. Son esprit ne cessa de tourner en rond. L'intervention de Béryl sonnait comme une demande à l'aide, Casiri, du haut de ses quinze printemps, n'en semblait pas heureux, bien au contraire. Le majordome, le gardien des enfants, Leinardt, n'en semblait pas préoccupé, Béryl évoquait son nom comme celui d'un bienfaiteur, mais, qui d'autre dans l'orphelinat pourrait faire disparaître des enfants.

*Des enfants, se dit Spyraïn. C'est déjà arrivé... Et personne n'a jamais rien fait.*

Et si Spyraïn, ce voyageur insolite, ce nain solitaire, était le dernier espoir de Casiri et Béryl ? Le dernier espoir des enfants ?

Non, Spyraïn ne serait pas leur sauveur, il avait déjà essayé de sauver des amis et il les avait condamnés. Pourtant, cette fois-ci était différente. Il n'aiderait pas de sa propre volonté, une orpheline lui demandait.

*Qui refuserait d'aider une enfant...*

Spyraïn se redressa sur le lit. Nul ne pourrait dormir avec pareilles pensées. Il devait s'assurer que les enfants se trouvaient en sécurité, ainsi il pourrait dormir sur ses deux oreilles.

Il sortit du lit en grommelant, si Béryl ne s'était pas présenté, il serait déjà en train de dormir. Il quitta la chambre improvisée en y laissant cape, hachette et havresac et traversa la salle de banquet. Un gémissement

l'arrêta. La fille s'était endormie sur une chaise.

*J'espère vraiment que ce n'est pas une erreur...*

Il tapota ses épaules.

— Raconte-moi tout ce que tu sais.

Béryl esquissa un sourire, ce fut le premier sourire joyeux qu'il vit de la journée.

### III

La dernière marche de l'escalier fut gravie, quelques pas plus loin, le balcon offrait plusieurs directions vers les différentes ailes de l'étage. Spyraïn s'appuya sur le garde-fou et contempla le niveau inférieur, perdant un instant son regard dans le couloir s'étirant jusqu'à l'entrée de l'orphelinat.

Derrière lui, Béryl regardait dans le couloir des dortoirs par la serrure.

— Tu as dit que des enfants disparaissent...

La jeune fille le rejoignit sur les talons, un doigt sur la bouche. Le nain ne parlait pourtant pas fort, il soupira, ce qui lui valut un regard inquisiteur de la fillette, regard qu'il fit cesser d'un froncement de sourcils.

— Cela fait plusieurs semaines, répondit-elle dans un chuchotement.

Cela n'aidait en rien... Quelle était la raison de leur disparition ? Leurs points communs ? Qui pouvait être derrière tout cela ? Voilà des questions auxquelles les réponses auraient apporté grand bien.

— Tu ne sais rien, comprit-il.

Béryl se campa sur ses deux jambes.

## L'Orphelinat du Malheur

— Mes amis disparaissent, c'est suffisant.

— As-tu des pistes, se força-t-il à demander.

Elle haussa les épaules.

— Casiri a quinze printemps aujourd'hui. Dès que les enfants atteignent cet âge, ils disparaissent. Il est le dernier de l'orphelinat à l'atteindre, la prochaine, c'est moi, mais il me reste encore deux printemps avant de disparaître.

— Combien ont disparu ces dernières semaines ?

Béryl leva six doigts.

— Était-ce leur seul point commun ?

— Je... Mmh... Oui. Cela me semble logique. Le seul point... Non ! Mais non ! Je me trompe ! Ils se trouvaient tous être des garçons !

Spyraïn fit la moue. Il ne s'agissait que de ressemblance physique, n'y avait-il aucun autre lien plus ambigu entre eux ? Il lui demanda davantage de précisions, mais elle n'en apporta aucune.

— Il n'y a personne, annonça ensuite Béryl en observant de nouveau par la serrure.

— Sommes-nous censés nous cacher de quelqu'un ?

— De Leinardt ! s'exclama-t-elle trop fort avant de se couvrir subitement la bouche de ses deux mains. S'ils vous trouvent ici, il vous mettra dehors, et moi je serais puni. La nuit, nous dormons, nous ne nous baladons pas dans l'orphelinat.

Cela tombait sous le sens. Spyraïn avait promis ne pas causer d'ennuis et partir à l'aube... Il n'avait pas tenu longtemps parole. Dans quelle situation allait-il encore se fourrer ?

Il soupira et ouvrit la porte. Elle tourna difficilement sur ses gonds en fer, mais elle ne grinça pas. Dans le

couloir sombre, avec pour seule source de lumière une fenêtre donnant sur les jardins et les étoiles, la fillette et le nain progressèrent.

On lui tira la manche, intimant toute cessation d'activité.

— C'est ici, marmonna Béryl en posant sa main sur la porte en bois.

Le nain hésita, tout allait se jouer dès à présent...

— Je ne devrais pas... grommela-t-il. Ce n'est pas à moi de...

La fillette le regarda, une lueur de compassion dans ses yeux marron.

— Alors je le ferais.

Elle ouvrit la porte. Spyraïn se renfrogna, il ne pouvait plus faire marche arrière. Il entra à sa suite dans la chambre d'enfant. Vide.

*Il n'est pas là.*

Un lit défait, une porte d'armoire ouverte, des vêtements sur le sol... Les vêtements que Casiri portait lors du repas.

*Il n'est plus là...*

Le nain marcha sur le parquet noirci, les murs de pierre accrochaient la poussière, laissant des moumoutes s'entassaient dans leurs creux. Un cahier à la couverture de cuir reposait sur la table de nuit, en partie dissimulé sous la couverture du lit.

Spyraïn repoussa le drap et saisit le cahier, ses doigts firent défiler les pages. Des dessins. De multiples dessins, il ignorait ce qu'ils représentaient, ces derniers étaient loin de figurer dans une galerie d'art. Le dernier l'interpella.

— Mmh...

## L'Orphelinat du Malheur

Un plan de l'orphelinat, dessiné à la main et approximatif. Du peu que Spyraïn en avait vu, il pouvait le considérer comme incorrect. Mais ce n'était pas tant la précision du plan qui le rendit pensif, mais plutôt la raison pour laquelle un enfant le dessinerait. Par simple jeu ?

*J'en doute fort*, se dit-il en refermant le carnet.

Il se tourna vers la jeune fille, Béryl se tenait à côté de lui, les bras le long du corps, l'expression inerte, suffisamment vide pour comprendre ses pensées les plus sombres.

La chambre de Casiri n'abritait plus personne. Le garçon ne se trouvait plus ici.

*Nous sommes arrivés trop tard.*

Trop tard pour découvrir le secret derrière tout cela. Spyraïn jeta un regard au cahier.

— Casiri a décidé de partir de lui-même.

— Comment ça ?

La voix tressaillante, la fillette le fixait intensément.

— Il n'y a que trois types de personnes qui utilisent des plans. Les architectes, les voleurs, et les prisonniers. Il cherchait à s'enfuir...

— Il n'y a aucune raison de fuir, répliqua-t-elle.

— À moins d'atteindre quinze printemps...

— Et d'être un garçon...

Béryl se laissa tomber sur le lit. La tête dans les mains, elle marmonnait, cherchant à coller les pièces du puzzle entre elles.

Spyraïn rejoignit la fenêtre de la chambre et décala d'un doigt le rideau occultant. Le jardin était calme, la grille de l'orphelinat était fermée. Un chat escalada les murets d'enceinte.

— Pourquoi s'enfuir ? demanda Béryl.

— De qui s'enfuir, corrigea le nain. On fuit toujours quelqu'un.

— Il n'y a personne à fuir ici.

Spyraïn se frotta la barbe, l'air sceptique.

— Leinardt ?

Comme il s'y attendait, cela ne plut pas à Béryl. La jeune fille le foudroya du regard et le détourna aussi subitement, intimidée.

— Leinardt s'occupe bien de nous. Il nous apprend à lire, à écrire, il nous nourrit. Sans lui, nous serions tous morts.

— Où sont tes parents ?

Spyraïn ouvrit un tiroir, il y découvrit un petit bijou en cuivre comportant la lettre C. Trop gros pour être une coïncidence, le cuivre était aussi vieilli que le médaillon que Casiri triturait. On ne pouvait pas berner un nain sur le métal.

Face au silence de Béryl, il se tourna vers la fille, renfrogné, face au mur.

— Et les parents des autres enfants ?

— Des victimes de la guerre ou des abandons.

Le nain acquiesça. Ces petits bijoux de cuivre sans grande valeur n'avaient pu être offerts que par une mère aimante. Spyraïn ne pouvait que supposer le pire pour les parents du garçon.

— Nous devons le retrouver, s'agita la fillette en bondissant hors du lit. Nous savions tous que ce jour était le dernier de Casiri. Mais... Nous pouvons le retrouver ! Les grilles sont fermées la nuit, il est impossible d'escalader les murets autour de l'orphelinat. Donc, il ne reste que les souterrains !

## L'Orphelinat du Malheur

— Des souterrains ?

Béryl lui lâcha un sourire de satisfaction.

— Ça paraît logique.

— Ce qui paraît logique n'est pas toujours juste.

D'un pas clopinant, elle regagna la porte et tira de toutes ses forces.

— Des escaliers descendent vers une grosse porte, je suis sûr qu'on peut y trouver des choses intéressantes.

Béryl disparut dans le couloir. Le voyageur s'appuya contre l'armoire, offrant une touche grise de poussière à sa tunique. Un lit défait : Casiri s'était levé à la hâte. Des vêtements à terre, ceux de la journée : Casiri s'était changé avant de partir. Il avait oublié le bijou dans le tiroir et n'avait pas pris la peine de s'encombrer avec le carnet.

La porte d'entrée devait être verrouillée par Leinardt la nuit, ce qui confirmait la théorie de Béryl quant à une autre sortie. Théorie renforcée par le plan dessiné, bien qu'il ne révèle rien d'indispensable.

Spyraïn referma la porte derrière lui et rejoignit Béryl dans le hall sur la pointe des pieds. Il s'attendait à tout instant à tomber nez à nez avec le gardien des enfants.

— Où se trouve la chambre de Leinardt ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil aux tableaux surréalistes accrochés aux murs.

Elle pointa du doigt la porte gauche de l'étage. Un couloir qu'ils n'avaient pas emprunté. Y dormait-il à cette heure-ci de la nuit ? Il valait mieux que ce soit le cas.

Béryl s'aventura à travers le hall, ouvrant précautionneusement toutes les portes sur son chemin. Le voyageur la suivit d'un pas lent, évitant le moindre bruit pouvant les dénoncer. Ils traversèrent un long



couloir le long duquel des peintures et des vases fleuries reposant sur des consoles apportaient un peu de vie dans l'orphelinat lugubre.

Béryl s'arrêta, s'acharnant sur une poignée de porte.

— Elle est fermée, soupira-t-elle lorsqu'il la rejoignit enfin.

Le nain grimaça. Il glissa sa main sur le bois et tapota l'encadrement. Béryl fit la moue.

— C'est fermé à clef, insista-t-elle, en cherchant vraisemblablement à ce qu'il lui propose de l'enfoncer.

— Non.

— Je ne vois pas comment on va entrer alors.

Il s'arrêta, le bois sonnait moins creux ici, au pied de la porte.

— Cette porte est vieille, les mites en ont rongé une partie.

— En quoi cela nous aide-t-il ?

— Il n'y a pas de serrures, grommela-t-il en pointant du doigt la poignée.

— Pourtant, c'est fermé...

Elle n'en démordait pas... Spyraïn soupira et appuya sur le haut de la porte. Aucun choc, son seul poids suffit pour la décaler du mur, suffisamment pour qu'il puisse y glisser sa main et d'un coup d'épaule, la dégonder.

La porte bascula sur elle-même, seule une portion de bois resta intacte, celle dans laquelle se trouvait le loquet, vissé au bas et enfoncé dans un trou au sol. Malheureusement pour eux, la porte chuta bruyamment dans les escaliers, résonnant autour d'eux et s'étirant dans le couloir.

— C'était bruyant, observa Béryl.

Avec un grognement, Spyraïn enjamba le verrou et

## L'Orphelinat du Malheur

contourna la porte prenant la largeur des marches. La jeune fille le suivit, aussi effrayée que satisfaite.

— Je savais bien que des souterrains existaient !

— Tu avais déjà mené ton enquête, fit-il remarquer en lui jetant un coup d'œil.

— On s'est toujours demandé pourquoi cette porte était fermée. Et puis, il y avait cette odeur d'humidité l'été. C'était logique, qu'est-ce que ça aurait pu être d'autres ?

Le voyageur grommela pour seule réponse. Il ne l'avoua pas à la jeune fille, mais tout ceci n'était pas bon signe. Casiri n'aurait jamais dû passer par ici, on ne pouvait verrouiller la cave que depuis l'intérieur, ce qui laissait sous-entendre que quelqu'un était sorti des souterrains puis y était retourné et l'avait fermée derrière lui.

Toutefois, le visage satisfait de Béryl laissa place à un voile de méfiance. Spyraïn regretta d'avoir laissé sa hachette dans sa *chambre*, il ne pourrait qu'utiliser son bagout et ses poings pour se défendre en cas de danger, et il fallait avouer une chose : le bagout n'était pas son fort.

En tête, le nain descendit, main gauche glissant le long de la pierre. L'escalier tournant les mena dans une cave voûtée pleine d'étagères sur lesquelles reposaient de vieux barils de vin. Spyraïn tapota l'un d'entre eux. Vide. La poussière s'y étant accumulée au fil des années, personne ne les avait ouverts depuis longtemps.

*Bregnac de Sang-Bleu*, lut-il sur l'un des tonneaux. Un vin d'exception ayant fait le tour des Pays Libres, c'est du moins la réputation qu'il en avait, Spyraïn n'avait jamais su déguster un bon vin.

Des lanternes à huile éclairaient faiblement la cave,

réparties à intervalles réguliers, sur des anneaux en fer. Toutes n'étaient pas allumées, et elles propageaient des ombres aussi longues que désagréables.

L'ombre de Béryl, en particulier, s'étirait comme si elle dépassait de deux fois la hauteur du nain. Sa silhouette trapue paraissait plus large que longue sur le sol poussiéreux.

— Béryl ? chuchota-t-il en cherchant la fillette.

Son ombre disparut et réapparut quelques secondes plus tard. La jeune fille s'arrêta sous une lanterne, s'efforçant désespérément de la saisir. Spyraïn ôta l'accroche et attrapa celle à sa droite avant de la rejoindre.

— Je sens un courant d'air par là ! expliqua-t-elle.

Spyraïn fronça les sourcils, il ne sentait rien. En revanche, les flammes des lanternes vacillaient par moments, selon un angle trahissant ce même courant d'air. Un homme ordinaire ne l'aurait jamais remarqué, mais pour un nain ayant — par de nombreuses reprises — explorait des souterrains, l'évidence se dessinait.

S'il y avait bien une sortie de secours dans ces caves, Casiri avait dû y être emmené. Béryl se tourna vers lui, et le nain eut un mauvais pressentiment.

— Allons-y.

Il grommela dans sa barbe. Était-ce judicieux d'emmener une fillette ? Un regard en arrière le reconforta dans l'idée qu'elle serait davantage en sécurité avec lui.

Il n'apporta aucune réponse verbale, son seul pas vers l'obscurité de la cave suffit. Elle lui emboîta la marche en s'efforçant de rester assez près de lui. Aussi courageuse fût-elle, la jeune fille ne trompait personne : se trouver dans une cave obscure à la recherche de son ami menacé

## L'Orphelinat du Malheur

de disparaître, en compagnie d'un parfait étranger, et cela en étant une fille sans défense... Peu auraient eu la détermination de continuer.

Le voyageur n'en était pas à sa première exploration, il avançait sans fléchir, des ombres à l'allure sorties de cauchemars se répandant sur des murs concaves garnis de tonneaux vides. Leurs propres ombres allaient et venaient, Béryl soufflait lentement, et avec bien trop de contrôle pour que cela parût naturel.

Les ombres après les ombres, les pas après les pas, inclinant la lanterne tel un détective à la recherche de malins dans une cave bien plus longue que ce que le manoir laissait présager, Spyraïn et Béryl ne trouvèrent aucune sortie, aucun signe de vie, rien. Tout ce que le nain dénicha, cette arrivée d'air imperceptible, venait d'une fenêtre à barreaux dévoilant l'arbre du jardin, non loin du portail.

Il n'y avait aucune sortie, Spyraïn en était convaincu, le terrain, l'architecture, rien ne pouvait quitter cet endroit. Tomber sur une porte donnant sur une trappe surgissant à l'extérieur paraissait le plus logique, mais là encore, cette supposition risquait de se révéler fausse.

Le nain s'arrêta, son ombre trapue s'étirant jusqu'au mur de pierre devant lui. Au-dessus de sa tête, l'ombre de Béryl le dépassait de plusieurs têtes.

*Quelque chose cloche, se dit-il en se frottant la barbe. Pourquoi garder la cave fermée si rien ne s'y trouve. J'ai forcément raté quelque chose.*

Leurs ombres menaçantes se déposaient sur le mur, indistinctes, mouvementées par la lueur de la lanterne. Or, tout nain savait que la lumière, et donc les lanternes, lorsqu'on les portait devant soi, projetaient les ombres

dans le dos.

Une lanterne se trouvait dans son dos. Il se retourna, prêt à découvrir Béryl l'éclairant, mais n'aperçut qu'un homme bien trop grand avant de perdre connaissance.

#### IV

Les ténèbres. L'obscurité. Spyraïn avait mal au crâne. Il connaissait trop bien cette sensation de coup sur la tête. Qui avait pu chercher à l'assommer ? Béryl ? Non... Il se souvint de l'homme, cet homme.

*Le gardien de l'orphelinat, Leinardt.*

Que faisait-il ici ? Seul ? Au beau milieu de la nuit... La réponse lui parut évidente, il était le responsable de la disparition des enfants. Cette nuit-là, il y avait emmené Casiri.

Bon sang, Spyraïn, un nain, un parfait étranger, investiguant dans un manoir qu'il ne connaissait pas... Pourquoi avait-il dû se mêler de ce qui ne le regardait pas ?

Il voulut bouger, mais réalisa qu'on lui avait ligoté les mains. Une odeur de pomme pourrie emplissait l'air sombre. Il ne voyait rien, mais il sentait. On l'avait enfermé dans une boîte arrondie.

Il cria, mais sa voix résonna autour de lui. Une boîte vraiment petite...

Cette odeur... Pomme pourrie. Il savait ce que c'était. Cela lui fit penser à...

*Du vin... Du vieux vin...*

L'oxydation du vin. Le nain se trouvait dans un baril.

## L'Orphelinat du Malheur

Qui avait osé l'y enfermer ! Leinardt, de toute évidence, le gardien n'était pas imposant, mais s'il l'avait assommé d'un seul coup à la tête, il savait manifestement comment s'y prendre...

*Tous les barils ont un bouchon.*

Avec ses mains liées et sa tête, il fit le tour du bois à l'odeur tenace. Il lui fallut de longues minutes pour sentir un trou sous son doigt. Glissant son annulaire à l'intérieur, il poussa. Incapable d'en extraire le bouchon, il réitéra l'opération avec un deuxième doigt. Le bouchon de liège tomba négligemment sur le sol poussiéreux, permettant à la faible lueur des lanternes d'éclairer le nain.

Il se trouvait au centre du couloir, exactement à l'emplacement où il s'était évanoui. Leinardt ne l'avait donc pas traîné, il avait déplacé un tonneau jusqu'à lui et l'y avait glissé à l'intérieur.

*Pourquoi se donner tant de mal ?* se dit-il en s'appuyant sur ses genoux et en poussant des omoplates contre le couvercle du tonneau.

Lourd... trop lourd. On y avait disposé quelque chose dessus.

Spyraïn se jeta contre les bords du tonneau, dans une vaine tentative de le faire chavirer, mais il était seul et incapable de déplacer un baril aussi lourd sans élan.

Seul.

— Béryl ! hurla-t-il. Sa voix résonna différemment, s'échappant par l'évacuation, sans s'éloigner bien loin dans la cave.

Il maugréa, grommela, grogna, forçant de toutes ses forces afin de renverser ce qui reposait sur le couvercle. Prenant autant d'élan qu'il put dans un espace aussi

restreint, il s'élança vers le haut. Le couvercle s'éleva de quelques millimètres.

Ragaillardi, il répéta l'opération en poussant un cri de rage. Une fois. Deux fois. Trois fois. Il cessa de compter. Ses efforts finirent par payer. Quelque chose de lourd glissa avec le couvercle sur le sol.

L'épaule douloureuse, il se leva maladroitement sur ses jambes et trébucha sur le rebord du tonneau qui manqua de tomber et rouler.

Au sol, un sac de grains. Sans doute les céréales que Leinardt utilisait pour nourrir les enfants. Spyraïn se hissa tant bien que mal hors du tonneau, manquant une fois de plus de le renverser et de rouler avec.

Il agita ses liens, tenta de desserrer la corde à l'aide de ses dents, mais n'y parvint pas. Sans sa hachette, Spyraïn dut faire un choix désagréable.

Il leva les bras près d'une torche et posa la corde contre l'acier chaud. Elle chauffa, la chaleur se répandit près de sa peau, mais le feu n'était pas un élément étranger au voyageur, bien au contraire. La corde fondit, menaçant d'emporter une partie de ses mains calleuses, mais la corne le protégea et ses liens tombèrent.

— Parfait... grommela-t-il en esquissant un sourire.

Il se précipita à travers la cave, Leinardt ne devait plus s'y trouver, pas plus que Béryl ou Casiri. Une question le tarauda, pourquoi la jeune fille ne l'avait-elle pas prévenu de son arrivée ? Un cri aurait suffi... L'avait-elle conduit ici volontairement ? Était-ce un coup monté ? Non. Ces questions ne portaient aucun fondement.

Il s'arrêta subitement, la fenêtre souterraine aux barreaux sur sa gauche.

*Des lueurs de torches ?* se demanda-t-il en

## L'Orphelinat du Malheur

s'approchant d'un pas rapide.

Il ne rêvait pas. À travers le jardin, Spyraïn discerna très précisément Leinardt, une torche à la main, en train de tirer un enfant. Les flammes se reflétèrent sur un médaillon de cuivre.

Casiri.

Spyraïn jura et s'élança dans le dédale de souterrains, alternant entre les piliers soutenant les voûtes. Il gravit les marches deux à deux, manquant à chaque bond de se cogner la tête contre le plafond et déboula dans le couloir en franchissant la porte brisée.

La cave lui parut soudain bien plus accueillante que ce couloir froid, sans lumières ni âmes qui vivent, aux tableaux austères et aux tentures décolorées.

Le nain courut, ses bottes claquant sur les dalles. Il tourna la poignée de porte menant au hall mais se cogna contre celle-ci. Verrouillée.

*Bon sang !*

Il recula, leva la jambe et frappa. Le gond céda.

Spyraïn s'élança dans le couloir, un cri retentit derrière lui et un regard en arrière le fit apercevoir deux jeunes enfants au balcon. Le temps de leur expliquer viendrait une autre fois, Spyraïn n'avait pas une seconde à perdre. Si Leinardt emmenait Casiri, personne ne reverrait jamais cet enfant.

*Et Béryl... Où est-elle ?*

Le couloir d'entrée paru interminable, il l'atteignit en soufflant et ouvrit à grande volée la grande porte. Fermé.

*Encore ! Il verrouille toutes les portes !*

Spyraïn grogna, bien trop imposante pour lui, celle-là ne s'ouvrirait pas d'un coup de pied.

Il fit volte-face et ouvrit la première porte, menant sur



une salle de musique dans laquelle un piano trônait sur une estrade dominait par le portrait d'une femme élégante. Plusieurs instruments à cordes reposaient sur leurs supports. Spyraïn attrapa un violoncelle, et dans une brève pensée pour son concepteur, brisa la vitre menant au jardin.

Il enjamba le verre brisé et faillit glisser sur la terre humide de la nuit.

Enfin, le voyageur rejoignit le centre de la cour, là où il avait aperçu le fugitif. La grille du jardin toujours close, il suivit leur direction. Il eut raison.

À l'arrière de l'orphelinat, Leinardt poussait Casiri à gravir une échelle menant au-dessus du muret d'enceinte.

Spyraïn roula des épaules et s'approcha, le regard sévère.

— Ça suffit ! tonna-t-il.

L'enfant cessa aussitôt, il se tourna vers lui, apeuré.

— Ne vous mêlez pas de cela, étranger, riposta Leinardt en laissant Casiri seul. Cela ne vous concerne pas.

— De nombreuses choses ne me concernent pas. Pourtant, je m'y mêle.

— Pourquoi faites-vous cela ?

— Parce que c'est juste.

— Alors, vous me laisserez emmener Casiri.

Le nain croisa les bras, observant l'enfant hésiter.

— Je le protège, insista Leinardt. Vous devez me croire étranger.

— Voyons voir ce qu'il en pense... Casiri ?

Le garçon, pétrifié, ne prononça pas un mot. Leinardt se retourna vers lui.

— Le temps nous est compté ! Pars, c'est un ordre !

## L'Orphelinat du Malheur

Spyraïn fronça les sourcils, le reflet de la lune se répercuta sur le médaillon de cuivre du gamin, mais un autre attira son attention, la hachette à la ceinture de Leinardt.

*Ma hache.*

Il avait jugé plus sûr de la voler dans ses affaires... Un odieux crime.

— Hors d'ici ! aboya le gardien.

— Non ! répondit Casiri en descendant l'échelle.

— Non ?

— Je ne veux pas.

— C'est un ordre, Casiri. Tu n'as pas le choix !

L'enfant jeta un coup d'œil à Spyraïn et secoua la tête.

— Je ne veux pas partir...

Il n'en fallut pas plus au nain. Il se rua sur Leinardt. L'homme fut percuté et s'écrasa dans l'herbe, perdant les clefs de l'orphelinat au passage. Spyraïn empoigna sa hachette. Leinardt le frappa du pied, renversant le nain sur le côté.

Casiri hésitait.

— Fuis ! lui cria Spyraïn.

L'enfant disparut à toutes enjambées dans le jardin.

Leinardt rugit, le visage rouge de colère.

— Qu'avez-vous fait ?!

— J'ai laissé un enfant décidé pour lui-même...

— Ce n'est qu'un enfant, il ne sait pas ce qui est bon pour lui.

— De quoi parlez-vous ?

Leinardt se releva d'un bond, plus agile que le nain, il repoussa Spyraïn sur le dos et poursuivit l'enfant.

Grognant, le voyageur se hissa sur les genoux et s'élança après eux, tardivement. Lorsqu'il arriva à la cour

principale, Leinardt se tenait à genoux, tel un homme soutenant le poids du monde sur les épaules. La grille de l'orphelinat grande ouverte, les vantaux de fer cognaient dans un intervalle régulier contre les murs de pierre.

Sur le porche de l'entrée, les enfants se trouvaient là, certains bâillant, d'autres portant leurs peluches à la main. Béryl se dressait au milieu du groupe.

— C'est vous qui enlevez nos amis, Leinardt ? demanda un enfant à la voix aiguë.

— C'est lui, confirma Béryl. Je l'ai vu.

Leinardt se retourna vers eux, effrayé.

— Je vous protège...

Sa voix chancelait.

— menteur ! cria un garçon. Qu'est-il arrivé à Artyo et Rimi ?

— Je les ai sauvés...

Il semblait si sincère.

— Je vous faisais confiance, Leinardt, marmonna une fille aussi grande que Béryl. Je... Vous étiez ma famille.

Un enfant frappa dans un caillou.

Leinardt secoua la tête, effrayé.

*Pourquoi est-il si effrayé ?* se demanda Spyraïn.

— Ce n'est pas ce que vous croyez...

L'homme au milieu de la cour n'avait rien d'un meurtrier, il n'avait rien d'un homme mauvais. Cette manière de se tenir... Il semblait abasourdi, pris au piège, incapable de se démêler d'une situation qu'il avait causée et que tout accusée. Cette situation... Spyraïn l'avait déjà vécu.

— Vous devez me croire, formula-t-il la voix tressaillante. Je vous ai toujours protégé... Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour vous. Vous êtes...

## L'Orphelinat du Malheur

Depuis la rue, des pas se rapprochèrent. De nombreux pas.

Spyraïn tourna la tête, un garçon marchait, suivi de près par une dizaine d'hommes en uniforme.

Le visage de Leinardt se décomposa.

— Capitaine Leinardt, salua l'officier militaire à la cicatrice. Je crois que cette fois, l'affaire est close.

Casiri acquiesça d'un air déterminé. Leinardt leva la tête haute.

— Granny Maug, s'il te reste un peu d'humanité, tu quitteras ce village sans un regard en arrière.

L'officier se racla la gorge. Il aperçut alors Spyraïn, en marge de la cour.

— Le nain. Je suppose que ce fut ma meilleure décision des dernières semaines.

Spyraïn fronça les sourcils. Cet homme lui avait conseillé de demander refuge auprès de l'orphelinat.

*Pour quelle raison ?*

— Arrêtez-le, ordonna-t-il en désignant Leinardt.

Les soldats se mirent en mouvement, ils se répandirent dans la cour, entourant Leinardt sous le regard des enfants.

— Je crains, grogna-t-il, que vous n'en fassiez rien.

— Capitaine Leinardt...

— Je ne suis plus votre capitaine depuis bien longtemps, Granny Maud.

— Capitaine Leinardt...

— Vous ne m'arrêterez pas, continua-t-il. Tant que je respirerai, personne ne touchera à ces enfants.

Spyraïn jeta un coup d'œil à ces derniers. Béryl écarquilla les yeux plus que tout autre avant de disparaître dans le manoir.

— Capitaine Leinardt, reprit une énième fois l'officier Maud. Vous êtes accusés de sécession envers le Niludie. Le Haut-Comte se montre clément, vous serez jugé équitablement. Avec les preuves que le garçon fournira, vous n'aurez que quelques années à passer derrière les barreaux. Ne faites rien que vous puissiez regretter trop tard.

Leinardt le foudroya du regard.

— Aucun enfant ne vivra plus cela.

Granny soupira. Il ordonna qu'on le saisisît, mais lorsqu'on tenta de l'attacher, il attrapa l'épée ornant le flanc d'un soldat et l'agita autour de lui, tranchant l'uniforme de ce dernier. La tête du cheval coupé tomba à ses pieds.

— Je ne voulais pas en arriver là, s'exclama Granny d'une voix forte. Tuez-le.

Dans l'entrée de l'orphelinat, les enfants ne savaient plus quoi penser, les regards perdus sur la scène.

Les lames s'entrechoquèrent, Leinardt bloqua habilement, mais sous le nombre, il flancha. Une épée menaça de lui entailler le cou.

Spyraïn la dévia.

— Ces enfants ne rejoindront pas l'armée, grommela le nain.

— L'effort de guerre l'exige, répliqua Granny.

— Ce n'est pas leur choix.

— On ne choisit pas ce qui nous fait plaisir, rétorqua l'officier. Parfois, il faut se confronter à la réalité.

Granny Maud dégaina son épée et se joignit à la mêlée.

Spyraïn et Leinardt s'échangèrent un regard avant d'acquiescer. Dos à dos, les deux alliés repoussèrent un

## L'Orphelinat du Malheur

enchaînement d'acier. On toucha le nain à l'épaule, une pointe entailla le front du capitaine. Le voyageur, aussi habile fût-il à la hache, ne put parer tant d'épées avec une hache de lancer.

*Je ne tiendrai pas... Tout cela ne me concerne pas...  
Je devrais...*

Les enfants le regardaient. Il ne pouvait pas faiblir, ils avaient besoin de lui... et de Leinardt. Que serait leur avenir autrement ? Une vie imposée au sein d'une armée ? Si jeune ?

*Personne ne leur imposera la voie à suivre... pensa-t-il en serrant les dents. Personne ne choisira pour eux leur avenir.*

Il bloqua la pointe d'une lame sous l'acier recourbé de sa hachette et frappa du pied sur le plat de l'épée. Déséquilibré, le soldat flancha et Spyraïn le frappa du coude dans la tempe. Il tituba puis le nain récupéra son épée et bloqua un coup venant de sa droite.

Lui avec une épée ? Qui aurait cru...

Dans son dos, Leinardt s'était éloigné, faisant face à Granny dans une détermination sans faille, laissant deux hommes blessés sur le sol.

Spyraïn jura et leva l'épée. Il bloqua le coup, mais le choc dévia sa propre lame et on le blessa au flanc. Comment pouvait-on se battre avec ce genre d'arme ? Si légère et longue, bien qu'équilibrée, Spyraïn ne comprenait pas comment se défendre avec. Rien ne valait une bonne hache, une masse d'armes ou un marteau. N'importe quoi d'autre !

Se jugeant plus agile qu'efficace à l'épée, il l'agita à la manière d'un fouet. Les deux soldats autour de lui réagirent en bloquant, mais l'épée ne les atteignit même

pas et Spyraïn la laissa tomber sur le sol et frappa du genou.

La feinte, bien que ridicule, fonctionna et la jambe du soldat se déboîta dans un axe effroyable. Il hurla, provoquant l'envol de corbeaux dans la nuit.

Spyraïn reçut un coup de pommeau à la tempe et fut poussé à terre. La vue trouble, il n'aperçut que trop tard Leinardt encerclé.

Le protecteur des enfants n'abandonna pas. Il se battit, tel un chien enchaîné.

Spyraïn grommela, les sens perturbés, les oreilles bourdonnantes, il aperçut les enfants sur le porche serrant leurs peluches contre eux. Les plus grands s'étaient rapprochés, avec l'envie de venir en aide à Leinardt, ou peut-être de rejoindre Casiri qui observait la scène près de la grille. Puis Spyraïn la vit, Béryl, traversait le groupe d'orphelins droit vers les combats, une petite boîte à la main.

Elle courut sans s'arrêter, un soldat leva son épée pour atteindre Leinardt. Elle se fraya dans la branche.

— Non ! hurla Spyraïn.

Il se hissa sur ses genoux et saisit sa hachette, prêt à la lancer dans le crâne de...

— Arrêtez ! cria la fillette.

Leinardt se trouvait au sol, le dos tailladé. Granny se tenait le bras en dehors des combats, l'uniforme rougit. Le soldat menaçant la vie du gardien de l'orphelinat, l'épée au clair, s'immobilisa, car Béryl se dressait au-dessus de Leinardt.

— Arrêtez ! répéta-t-elle.

L'officier Granny s'avança à grands pas vers elle. Il lui saisit le bras et la tira hors de là.

## L'Orphelinat du Malheur

Elle hurla. L'épée s'abaissa sur Leinardt. Spyraïn lança. Un hurlement. Les soldats se retournèrent vers le nain. Il se craqua la nuque.

— Vous ne toucherez pas à ces enfants...

L'homme s'effondra en gémissant, la hache pénétrant à moitié son poignet. Leinardt suait à grosses gouttes, il leva la tête, imperceptiblement, et le nain croisa son regard.

Granny se rapprocha en maintenant d'une poigne ferme le bras de Béryl.

— Pourquoi vous donner tant de mal ? demanda l'officier.

— Ce ne sont que des enfants, répondit Spyraïn.

— Les enfants rejoignent l'armée, il en a toujours été ainsi. En temps de guerre, l'armée se rend dans les villes et villages à la recherche de volontaires, et, lorsque la situation l'exige, force le recrutement de nouveaux soldats.

— Des enfants, maugréa Leinardt en se relevant péniblement. Ils ne connaissent encore rien de la vie et vous les enlevez à leur foyer.

— On dirait que je suis le méchant de l'histoire, maugréa Granny. Je ne fais que mon devoir de soldat, je protège ma patrie. Capitaine Leinardt, votre décision de quitter l'armée vous appartenait, vous n'avez, à ce jour, plus aucun droit quant aux revendications des Comtes. (Il se tourna vers Spyraïn.) Vous pensez que je prends plaisir à embrigader des enfants ? Je connais parfaitement leur sentiment, et comprends votre ressentiment, mais cela n'est pas de mon ressort. Le Haut-Comte exige un recrutement accru de nouvelles troupes, et jeunes, et il est de mon devoir d'obéir.



Béryl s'agita et se soustrait à son étreinte d'une morsure. Granny pesta en secoua la main. Les enfants coururent pour la rejoindre, formant une masse enfantine près de l'officier.

— Leinardt ne veut pas que vous nous emmeniez, annonça Béryl en le pointant du doigt d'un air accusateur. Il aidait les enfants à s'enfuir afin que vous ne les emmeniez pas, parce que vous ne pouvez pas emmener des enfants trop jeunes...

Le silence de l'officier était une réponse en soi.

Leinardt se releva, les soldats hésitèrent à l'immobiliser, mais Granny le laissa rejoindre les orphelins en boitant.

— Granny, dit-il d'une voix rauque. Vous avez été enlevé à vos parents à cet âge-là, à vos quinze ans, tout comme moi. Vous savez à quel point c'est difficile.

— Je ne le sais que trop bien... Et je me suis fait la promesse de ne jamais plus en enlever un seul.

— Alors, pourquoi faites-vous cela ?

L'officier observa les enfants à tour de rôle.

— Ce sont des orphelins. Ils n'ont pas de familles. Personne à qui manquer. Plus personne à perdre.

Spyraïn grommela.

— L'armée a besoin d'enfants dociles et conciliants auxquels la douleur du passé ne sera pas un frein.

Béryl lui cracha à la figure. Le soldat s'essuya lentement d'un revers de manche.

— Vous pensez que nous emmener de force fera de nous de bons soldats, car nous sommes orphelins ? Mes parents sont morts dans un incendie à cause de la guerre, ceux de Mil l'ont abandonné parce qu'ils ne pouvaient le nourrir, et Rian a vu son père se faire percuter par un

## L'Orphelinat du Malheur

cheval. N'avons-nous pas déjà assez perdu pour nous retirer à présent notre libre arbitre ?

Granny recula d'un pas. Il toisa Béryl, puis Leinardt et enfin Spyraïn.

— La vie n'a rien de belle, finit-il par dire. Elle est cruelle, sans scrupules. Les faibles meurent et les forts survivent. Devenir un soldat vous fera vivre. De gré ou de force, c'est ainsi que vous vivrez votre vie. Quoi que vous pensiez de moi, Leinardt et moi avons été arrachés à nos foyers, et nous avons survécu pour cette raison.

— *Tu* as survécu pour cette raison, le corrigea Leinardt. Moi, j'ai enduré toutes ces années. Je suis devenu un capitaine renommé, mais était-ce là la vie dont je rêvais ? Absolument pas... J'ai quitté l'armée, j'ai disparu, comme beaucoup d'entre vous ont dû penser. J'ai retrouvé des amis d'autrefois et j'ai récupéré ce manoir pour recueillir les orphelins, leur offrir une vie meilleure que celle que l'on m'avait imposée.

— Vous ne pouvez savoir ce qui vaut mieux pour nous, prononça Béryl d'une voix forte. Vous n'avez pas le droit de décider de notre avenir ! (Elle se tourna vers Casiri, qui n'avait pas quitté la grille de la cour.) Tu n'es pas obligé de partir avec eux, reviens.

Le garçon, les poings serrés, se rapprocha du groupe.

— Vous ne comprenez rien ! rugit-il. C'est mon choix ! Je veux rejoindre l'armée !

Leinardt soupira.

— Tu n'as aucune idée de la vie que c'est Casiri. Ne les laisse pas t'emmener !

— Ils te manipulent, continua un enfant.

— Casiri, nous sommes amis ! Reste ! enchaîna un autre.

Le garçon s'essuya le coin de l'œil.

— C'est mon choix...

— Tu te trompes, répondit Leinardt d'un ton sec. Ils te font croire que c'est ton choix.

Granny jura.

— Silence ! Cette discussion a bien trop duré ! Leinardt, je te laisse une dernière chance. Laisse les orphelins venir avec moi, et je te promets de m'occuper personnellement de leurs supervisions. Tu as ma parole.

Leinardt le jaugea intensément, puis il se leva, prêt à en découdre.

*Cela a trop duré.*

Dans un grognement dont seul Spyraïn avait le secret, le nain s'interposa entre Granny et Leinardt, entre Casiri et les enfants.

— Vous ne vous écoutez pas, n'est-ce pas ? argua-t-il, sourcils froncés. Vous, Granny, tout comme vous, Leinardt, pensez avoir raison. Mais ce n'est pas à vous de prendre ces décisions. Casiri a pris la sienne, il souhaite rejoindre l'armée, cela vous échappe, Leinardt, mais vous devez respecter son choix.

L'ancien capitaine secoua la tête, incrédule. Il entrouvrit les lèvres, s'apprêtant à riposter, mais finalement, il ne fit que soupirer.

— Et vous, Granny, continua Spyraïn en se tournant vers l'officier. Vous êtes un patriote, et bien que l'on puisse trouver cela difficile, vous portez en vous un cœur empli d'émotions bienveillantes. Je vous comprends, même si je n'approuve pas vos choix. Mais vous ne pouvez pas imposer à ces enfants un avenir, quel qu'il soit. Vous n'en avez pas le droit. (Il se tourna vers Béryl, dont le regard intense ne le quittait pas.) Ce sont des enfants,

## L'Orphelinat du Malheur

mais ils ont, comme chaque individu, le droit de choisir leur destin.

Granny ne répondit pas. Il se tourna vers ses hommes, s'étant regroupé à l'écart, pensant les trois blessés.

Béryl chuchota quelques mots à l'oreille de Leinardt. L'homme fit la moue, mais acquiesça. La fillette s'avança hors du groupe et rejoignit Spyraïn.

— Officier Granny... Je suis désolé qu'on vous ait enlevé à votre famille. Je sais ce que ça fait, comme j'ai perdu mes parents, moi aussi. Mais vous ne pouvez pas imposer ce que vous avez vécu aux autres. J'ai peut-être perdu mes parents, mais j'ai ici trouvé une nouvelle famille. En la compagnie de Leinardt et de mes frères et sœurs de cœurs, je suis devenue celle que je devais être, et les années à venir feront de moi la femme que je dois devenir. Aujourd'hui, je décide de rester ici, avec ma famille, mais Casiri a pris un autre chemin, il souhaite rejoindre l'armée. C'est son choix, nous le respectons tous, car ne pas respecter un choix est l'une des pires choses que l'on puisse faire à quelqu'un que nous aimons. À présent, soldats, je vous congédie. Quittez notre village, et recrutez des gens rêvant de vous rejoindre. Pour ma part, je ne viendrais pas avec vous, et si, malgré tout ce qui a été dit, vous décidiez de me forcer la main, alors vous en payerez le prix, un jour ou l'autre.

Spyraïn serra le poing, prêt à riposter à toute éventualité, mais l'officier Granny se radoucit. Il jeta un coup d'œil à ses compagnons, à Casiri, puis s'attarda sur Leinardt avant de soupirer.

— Capitaine Leinardt...

Il inclina la tête et s'éloigna en se tenant le bras.

— Officier Granny Maud...

Lorsqu'il eut rejoint ses hommes, il lança un regard à Spyraïn et le nain hocha la tête en guise d'au revoir. Sans y être invité, Casiri les suivit. Le jeune garçon secoua toutefois la main en guise d'adieu, et les enfants lui rendirent en souriant, bien que certains eussent les larmes aux yeux.

## V

Le libre arbitre. Une notion oubliée des dirigeants et des grands pensants. La décision de choisir, la décision d'être. Selon le dicton populaire du philosophe Holin Carbanld : « On devient l'homme que l'on désire être ». Une autre pensée disait aussi « On devient l'homme que l'on admire ». Dans tous les cas, cette notion de choix se produisait au fond de soi, inlassablement de tout événement extérieur. Les épreuves renforçaient les hommes, la souffrance durcissait les cœurs et la tendresse décuplait l'empathie.

Pourtant, bien que l'on puisse devenir l'homme que l'on rêve, et cela malgré le vécu, personne n'avait l'autorisation d'imposer sa volonté sur un autre individu. Un fait amusant, lorsque l'on sait que les rois, dirigeants, gouverneurs et comtes décidaient de l'avenir de leur peuple et de leur royaume.

Était-ce pour autant que l'on devait s'y soumettre ? Sommes-nous traités de rebelles, ou d'anarchistes à s'opposer à la volonté d'autrui ? Parfois, vivre seul et loin de la pression sociale, familiale, patronale, nous rapproche de celui que l'on devrait être. Parfois,

## L'Orphelinat du Malheur

l'influence d'un groupe d'amis nous rapproche, ou nous éloigne, de ce qu'on devrait être. Parfois, les choix de parents, ou de mentors à notre égard, aussi bons soient-ils, ne sont qu'une source d'influence hors de notre contrôle, nous rapprochant d'un avenir ne nous étant pas destiné.

La prise de décision, la liberté de choisir devrait être égale pour tous. Et pourtant, pour certains, cette liberté de choix se révèle être un luxe.

Spyraïn se révélait chanceux. Toute sa vie, il avait pris les décisions par lui-même. Parfois influencé par des paroles, des croyances ou des écrits. Parfois sans connaissances de cause. Mais il avait toujours fait ses propres choix, et n'avait jamais laissé personne lui dictait la vie qu'il devait mener. C'était pour cette raison qu'il se retrouvait si loin de chez lui, à voyager de par le monde. Un avenir peu radieux, sans but ni objectifs. Mais c'était son choix, un choix dont il se réjouissait, même s'il avait été dur à prendre, et qu'il s'avérait parfois lourd à porter. Spyraïn avait toujours fait ce que lui dictait son cœur.

Il avait quitté l'orphelinat dans l'après-midi, étant resté une partie de la journée auprès de Béryl, Leinardt et les enfants. L'ancien capitaine lui avait raconté son passé, un homme enlevé à sa famille pour servir une armée. Des états de services exceptionnels, des promotions et des amis par dizaines, et pourtant un malheur sans équivoque sur ses épaules. On lui avait imposé cette vie, et ce n'était pas la sienne. Béryl s'avérait être une jeune fille bourrée de vie et particulièrement intelligente, le nain ignorait ce qu'elle deviendrait dans les années à venir, mais elle serait une femme de bien, pleine de compassion et de générosité. Il apprit que ce fut d'ailleurs grâce à elle, que

Leinardt lui proposa de rester dormir ce premier soir.

L'orphelinat du malheur n'en était pas un, ces enfants taciturnes au premier abord, riaient et jouaient comme tout enfant. Cette austérité qu'avait reçue Spyraïn lors de son arrivée n'était qu'un au revoir silencieux pour l'anniversaire de Casiri. Et à présent que les enfants connaissaient la raison de la disparition de leurs camarades, ils ne craignaient plus de grandir. Ils parlaient de Casiri avec le sourire, imaginant leur rencontre avec lui dans un uniforme de soldat. Certains s'imaginaient le rejoindre, lorsque leur quinzième printemps sonnerait, mais d'autres ne pouvaient pas même le concevoir. Leinardt, protecteur des enfants, jouait ce rôle à merveille, et Spyraïn avait quitté l'orphelinat — et le village — avec le sourire.

À présent, havresac sur les épaules, hachette à la ceinture frappant sa cuisse, sa marche le portait vers l'est, il ignorait quelle serait la prochaine étape de son voyage. Un voyage sans fin, semblait-il.

— Le libre arbitre, maugréa-t-il. Eh bien ! Si quelqu'un veut m'empêcher de prendre la direction de l'est, je lui souhaite bien du courage.

Ce n'était qu'une petite décision, un choix aussi ridicule qu'anecdotique, mais c'en était un quand même, et cette liberté était à savourer.

## L'Orphelinat du Malheur



Thomas Grenmoor

## Remerciements

Chers Lecteurs,

Merci d'avoir lu. Cette courte nouvelle vous a plu? Vous pouvez laisser un commentaire sur la page Amazon, ainsi que sur babelio, vos avis sont d'un grand soutien pour moi, et des ressources qui me sont précieuses.

Retrouvez Spyraïn dans:



